

hugo claus, poète



Hugo Claus (Photo par E. Posthuma de Boer, Amsterdam).

Ecrivain-né, le Flamand Hugo Claus naquit à Bruges le 5 avril 1929 dans le monument historique qu'est l'hôpital Saint-Jean. Cette naissance précisément à cet endroit sera exorcisée plus tard dans sa poésie par des métaphores scintillantes lorsque le poète retournera, hargneux et mordant, vers ses sources inéluctables. Il faut comparer *La Mère* et la magnifique et longue épopée lyrique *Het Teken van de hamster* (Le signe du hamster) de 1963. Dans ce poème de construction baroque très expressif, le poète entreprend

„parce qu'il est écrit,
un voyage de Gand à Bruges
vers la ville où je naquis entre des autos,
des Memling et des couteaux.”

Les années scolaires de Claus n'ont été en somme qu'une sorte de vagabondage d'une école à l'autre, sans aucun résultat bourgeois effectif. Claus est donc un autodidacte. On ne mettrait pas l'accent sur ce fait si, en même temps, il ne se trouvait que Claus est un érudit. Il a assimilé cette érudition grâce à une étude et une lecture immenses - même de sources historiques - avec une intuition lyrique et aiguë. Il la reproduit à l'improviste (souvent avec des techniques de collage) dans son œuvre directement lyrique. Cette tendance se confirme surtout dans ses œuvres récentes.

Hugo Claus, poète. Lorsque, dans le titre de son brillant essai lyrique *Karel Appel, peintre* (dans les années 1951-52, Claus était lié avec Cobra à Paris), Claus juxtapose le nom de l'artiste et le mot „peintre”, il veut fixer une essence. Ainsi, l'apposition „poète” accompagnant le nom Claus veut mettre l'accent sur l'essentiel

de son être et de son art d'écrire. C'est essentiellement un moi lyrique moderne (dans le sens de la poétique de Gottfried Benn). Par là il est relié aux grands poètes de la poétique moderne du mot, en tant que point culminant de force; et de la métaphore, en tant que vérité au-dessus de la vérité; ce qui fait de lui un grand auteur européen.

Hugo Claus est très éclectique. Il écrit des poèmes: après quelques recueils déjà importants, les *Oostakkerse gedichten* (Poèmes d'Oostakker) constituait un événement capital dans la lyrique non seulement de Claus mais également des Pays-Bas. Après son retour de Paris et d'Italie - ces voyages lui avaient révélé des possibilités à l'échelle européenne -, il écrit ces *Oostakkerse gedichten* qui témoignent d'un retour aux sources. Par le martèlement des images et par une respiration rythmée, ces poèmes font exprimer aux mots beaucoup plus que ce qu'on peut en attendre normalement. En 1955, cette œuvre était appelée expérimentale. Aujourd'hui, ces poèmes sont considérés comme des points culminants du modernisme classique européen. (Quatre poèmes de ce recueil sont reproduits ici en traduction). En 1961, *Een geverfde ruiter* (Un chevalier peint) est un livre de poèmes très importants qui résulte partiellement d'un voyage aux Etats-Unis. Claus y est devenu plus extraverti dans ses thèmes; ce processus continue d'ailleurs à se développer dans son lyrisme.

Comme prosateur, Claus se classe également parmi les plus grands des auteurs modernes des Pays-Bas. En 1950, son roman moderne et incisif, tout à fait inattendu dans ces contrées, *De Metsiers*, le ren-

dit célèbre à 21 ans. La prose de Claus est plus que simplement épique: en dehors du récit, c'est surtout la force expressive de la langue qui est mise en évidence. Son roman principal, *De Verwondering* (L'Etonnement), date de 1962.

Comme les aspects de son talent sont nombreux, Claus est actuellement l'auteur dramatique le plus important des pays néerlandophones. Sa première grande pièce, *De bruid in de Morgen* (La Fiancée du Matin) fut accueillie tout de suite à l'étranger (Paris, Etats-Unis). A Paris, elle lui valut le prix Lugné-Poe et en Belgique le Prix Triennal de Théâtre de l'Etat.

On ne peut le répéter assez: son œuvre théâtrale est fondée surtout sur une expressivité inattendue de la langue. Cela vaut par exemple pour la pièce *Suiker* (Sucre) de 1958, qui renvoie à 1947, l'année où Claus était ouvrier saisonnier dans le Nord de la France. Cette expérience lui révéla l'atmosphère aigre-douce du travail dans les sucreries. Dans une pièce comme *Het leven en de werken van Leopold II* (Vie et œuvres de Léopold II) (1970), Claus donne dans la revue et la satire, tout en restant lyrique et en y insérant une sorte d'élément tragique fondé sur le canevas des exploits quelque peu douteux de Léopold II.

Il est évident que nous ne pouvons présenter ici que quelques données biographiques et bibliographiques. Comme introduction provisoire, une biographie de Hugo Claus et une bibliographie exhaustive seraient sans doute peu révélatrices pour le lecteur francophone.

Il faut souligner chez lui le modernisme

essentiellement lyrique et le très grand éclectisme. Le lyrisme, la prose et le théâtre de Claus témoignent d'une virtuosité brillante. Mais dans ses œuvres non directement lyriques se décèle toujours la disposition fondamentale lyrique fort mordante et rayonnante sans nuire à la forme épique ou dramatique, au contraire. C'est le moi lyrique de Claus qui confère à ses romans et à ses pièces de théâtre cette force particulière, en prêtant à la langue un trait d'étrangeté, en la faisant renaître dans un autre champ d'expression qui pourtant reste lié aux habitudes du discours quotidien. Il ne faut point démontrer que cette disposition foncière lyrique n'a rien à voir avec les rêveries romantiques: le moi lyrique moderne est un couteau bien aiguisé, et il est plus éveillé dans le monde que quiconque.

Ayant débuté après la seconde guerre mondiale comme poète dit expérimental, Claus, toujours ému formellement, s'est développé assez rapidement comme un auteur chez qui l'expérience linguistique devenait une base classique d'expression immense (comme chez Dylan Thomas qu'il admire et qu'il a traduit). Ainsi, à 25 ans, Claus avait déjà acquis un langage caractéristique, martelé, flamand bien sûr, mais baroque, moderne, universel avec une puissance d'imagination emphatique, métaphorique, rythmique: parfois brutal et direct à cause de la métaphore directe qui suggère bien plus qu'une simple communication. Des schémas psychologiques (tel celui de la mère et du fils) deviennent chez lui une nouvelle expérience dans la langue et reçoivent ainsi de nouvelles dimensions: „je ne suis que dans La terre" (*ta Mère*); ou encore, lors-

que le fils est devenu homme, le poète fait dire à sa mère:

„Il est

L'été, il garde en éveil
Ma chair et les chiens qui m'habitent."

Thème d'Oedipe si l'on veut, mais cela n'importe pas directement. Ce qui nous intéresse, c'est le monde authentique et emphatique de la langue qui éclôt ici dans une émotion formelle, comme partout chez Hugo Claus, même dans ses dénonciations politiques et sociales.

Ses accusations deviennent de plus en plus nombreuses: depuis *Een gevertde ruiter*, le registre de ses thèmes va en se multipliant, devient plus extraverti bien que ce soit toujours „de zwellende jager" (le chasseur gonflant) qui parle. Dans ce contexte, la parution de deux recueils en 1970 a une grande importance; ils forment un diptyque bizarre: *Heer Everzwijn* (Sire Sanglier) et *Van horen zeggen* (Par ouï-dire).

Dans *Van horen zeggen*, Claus se venge sur les institutions de ce qui a été un jour, par exemple, la ville natale: Bruges et la terre du retour; Oostakker, par le biais de la poésie parlée, sans prétention artistique. Dans *Heer Everzwijn*, il se dissimule ouvertement derrière Jean III de Brabant. Cette lyrique a abandonné la confession du moi et s'approche de cette sorte de poésie où l'élément subjectif est recourbé vers l'objet qui doit être exprimé dans un langage inévitable.

Heer Everzwijn a valu à Hugo Claus le Prix Triennal de Poésie de l'Etat.

Eric Standaert, Gand

hugo claus

traduit du néerlandais par maddy buysse

la mère

Je ne suis pas, je ne suis que dans ta terre.
Lorsque tu hurlas et que ta peau frémit,
Mes os prirent feu.

(Ma mère, prise dans sa peau,
Change au rythme des années.

Son œil clair échappe à l'ardeur
Des années en me regardant,
En m'appelant son fils joyeux.

Elle n'était ni un lit de pierre ni une fièvre animale,
Ses jointures étaient de jeunes chats,

Mais, pour elle, ma chair est sans excuse
Et les grillons de ma voix sont immobiles.

- Tu m'échappes, dit-elle en lavant
Lentement les pieds de mon père, et elle se tait
Comme une femme sans bouche.)

Lorsque ta peau hurla, mes os prirent feu.
Tu m'as déposé, jamais plus je ne reporterai cette image.
J'étais l'hôte invité mais meurtrier.

Et plus tard, aujourd'hui viril, je te deviens étranger.
Tu me regardes venir, tu penses: « Il est
L'été, il garde en éveil
Ma chair et les chiens qui m'habitent. »

Alors que chaque jour tu te meurs,
Pas avec moi, je ne suis pas, je ne suis que dans ta terre.
En moi ta vie s'éteint en tournoyant, tu ne reviendras
Pas vers moi, de toi je ne guéris pas.

hugo claus

traduit du néerlandais par maddy buysse

un père

Dansants ou flagellés,
Prisonniers de la chaleur humaine, nous avançons déjà plus lents
Dans les broussailles du contre-cœur, dans les prés contaminés,
Et suivons pas à pas les mutilés. Ils murmurent.
Leurs lèvres sèchent au soleil, au soleil tardif.

Nous entendons le crépuscule, nous entendons
Le râle quotidien des pendus, nous entendons
Le louveteau écorché, nous entendons
Le Juif dans le buisson ardent et la nonne bancaïe,
La sœur pieuse du juge et la sœur lascive,
Les païens dans le parc, les chasseurs de corbeaux et les chevaliers.

Le bec saumâtre du coucou nous mange dans la bouche.
Un tropique enferme notre sang.

Sous le tilleul, dans l'ombre et la rosée,
Le père repose, inébranlable,
Et tout le long des jours, il regarde ses enfants domptés.

hugo claus

traduit du néerlandais par maddy buysse

le mot clef: maison

3

Un bond
Et je plongeai,
Aveugle,
Entre les tentacules d'un vent si amer
Que la terre me lâcha et je fus
Fécondé par l'hiver,
Et hiver devint la colère
De ma peau qui, brûlante, se figea.

Sombre
Me visita
Très tôt
Le sang des femmes, et vif il monta et bondit
Dans ma colonne. Et je devins chair et griffe
Et branche. Fragile
De désir je grandis,
Cavalier des nocturnes

Etrangers
Auxquels,
Bête,
Je n'échappe plus. En cette saison, l'année
Qui, à coup d'aile, me féconde de ses doigts,
Des étrangers sont
Ma vie. Ils cèdent en tournoyant,
Ardents comme des femmes dans la neige.

hugo claus

traduit du néerlandais par maddy buysse

le mot clef: maison

17

Alors ma voix s'est brisée
Comme si j'avais tendu trop haut,
Comme si je devenais soif et me perdais dans la soif, la pitié, la colère
Et me figeais dans le monde, cette eau dure.

Le pardon est de l'homme, le poison, de la femme;
Là, je vis
Comme entre l'écorce et le fruit. Et j'accomplis
Le métier secret de l'homme en son tropique.